

Mardi le 18 juin 1940

La journée commence avec un beau ciel bleu, apparemment tout est à peu près tranquille. Quelques petits groupes dans le village discutent d'événements d'ailleurs.

Les deux extrémités du village sont bloquées, une corde au travers de la route empêche les sorties ; Il faut faire demi-tours. Vers 9 heures, on voit nettement les balles de fusil tirées vers la colline et d'autres vers les routes. A 11 heures on entend le bruit de camions. Nous nous réfugions dans la cave.

On parle déjà d'un grand nombre de tués sur la route départementale. Des milliers de soldats allemands envahissent Wintzenheim et Saint Gilles.

Puis le calme revient pendant 1 heure. Je vais au grenier ouvrir le volet, je vois un camion à plateau bourré d'allemands sur la route ; « weck » me crie-t-on ! Je déguerpi.

Soudain nous entendons des forts coups de canons, nous courrons nous réfugier dans la cave, quant un effroyable bruit ébranle la maison, le sol tremble ; un obus a éclaté dans la maison, on entend s'écrouler le haut.

L'oncle qui était resté dans sa chambre, vient en courant « tout tombe » dit-il.

Des voisins arrivent en courant : « la maison brûle » disent-ils.

Nous sortons de la cave, les tuiles de la grange en feu, volent en l'air.

Mon père est blessé au bras. Il cherche les tuyaux des pompiers pour sauver sa maison, mais plus d'eau, le réservoir est détruit.

Je suis perdu, dit-il !

Il va chercher les papiers ; en passant par la salle à manger, le carillon Westminster se met en route, « je ne peux pas t'emmener » dit-il.

Le bétail est détaché et emmené à travers le village en flammes. En passant devant la tourelle, la plaque de cuivre de l'horloge tombe avec un bruit étourdissant ; 2 bêtes s'affolent, font demi-tour et sont brûlées.

Nous courrons vers le bas du village. Sur la route nous rencontrons notre maîtresse d'école, Sœur Fortunata, sa cornette blanche avait brûlé, et, tête nue, elle se dirigeait vers les maisons encore épargnées.

Sur les Tormatte il y avait des allemands avec une mitrailleuse qui semblait vouloir nous tirer dessus. La ferme de Meyer Maria ne se trouvait pas loin ; nous nous dirigeons vers elle ; beaucoup de villageois y avait déjà trouvé refuge.

Des plaintes, des pleurs, mais la vie sauve.

Au-dessus des maisons, s'élèvent d'énormes colonnes de fumée ; à 5 heures tout le village est embrasé, feu, fumée, des mèches de tissus noircies avec des flammèches que le vent emporte jusqu'à Metzeral où l'on voit des cendres retomber.

Couchés par terre pour la nuit, nous avons été réveillés à minuit, il fallait voir l'église qui brûlait ; le clocher fort endommagé et courbé, était illuminé par le feu.

Un e dame réfugiée chez nous depuis une semaine et en plein désarroi, a pris son vélo, mis son bébé dans une remorque et s'en est retournée chez elle à Colmar.

Des amis de Sainte Croix en Plaine ont placé chez nous une grande malle en bois avec leurs objets précieux; tout a brûlé.

Le lendemain en revenant sur les lieux, la façade s'était écroulée. Dans la cave, nous avions une réserve de charbon ; elle a brûlé pendant 3 mois.

Nous avons trouvé refuge chez Dirringer Théophile, puis chez la grand-mère où nous sommes restés 7 années.

Les secours se sont organisés ; des baraques ont été construites en trois endroits différents. Sur la place du village, on construisit une baraque faisant office de mairie, une pour l'école maternelle et une autre où affluaient les dons.

La maison du directeur d'école avec l'école des garçons est restée intact. Nous allions en classe pour apprendre l'écriture allemande, le Sütterlin, enseigné par Mlle. Bendele de Metzeral.

Le jour après le désastre, un camion est installé avec une grande marmite ; nous pouvons chercher une bonne quantité de soupe chaude et du pain. Cela durera 3 semaines. Nous pouvons chercher des habits, des meubles, des lits de camps et des couvertures.

L'hiver 1941-1942 était terrible ; tout a gelé, le pain dans la cuisine mansardée, les doigts et les pieds étaient engourdis par le froid ; nous avons essayé de calfeutrer partout.

Les Allemands étaient durs ; pas un mot de français, surtout pas de « Bonjour ». Des tickets d'alimentation ; 100g de pain par jour et 50 g de viande, de beurre ou d'huile. Des tickets aussi pour les vêtements ; on s'est débrouillé.

Les filles de 13 à 17 ans devaient se rendre toutes les semaines dans la Landwirtschaftliche Berufsschule à Soultzbach où Mlle Stefan nous appris la cuisine sans graisse, la couture pour faire du neuf avec du vieux et le jardinage.

Les garçons étaient enrôlés au Reicharbeitsdienst ; ceux de plus de 18 ans partaient à la Wehrmacht.

Mon frère, Victor Herzog, est allé au front en Russie à 18 ans. De la vallée de Munster, il y avait Schluck Fernand de Turckheim, Wasser Pierre de Walbach, Groff Eugène et Weber Eugène de Soultzbach , Zingle Edouard de Stosswihr. Deux sont morts.

Mon frère était d'abord à Schwerin où ma maman s'est rendu pour lui apporter des victuailles. Puis il s'est rendu sur le front Russe. Lors d'une attaque des Russes, il a sauté dans un trou pour se cacher ; il voit des chars russes qui avancent ; il sort de son trou pour courir à l'arrière et est blessé à la main droite. Il va de lazaret en lazaret, puis à Colmar. Lors d'un week-end à Wihr au Val, il se cache. Nous avons fait un trou au fond de l'étable, juste pour s'asseoir, avec un couvercle qu'on pouvait rabattre en cas de danger.

Par la suite il s'est caché à Walbach chez ma sœur dans un tas de foin. Les Allemands avaient des soupçons, mais pas de preuves. Une carte est venue de Gmünden, nous avons pu effacer le texte et Victor a signé ; cela nous a donné un peu de répit.

Puis il se cache à Gunsbach pendant un mois et revient à Wihr au Val. Cela lui a fait six mois de vie dure.

Les allemands nous harcelaient toujours ; ma mère a été convoquée trois fois à la mairie, affirmant ne rien savoir. Nous étions sur la liste pour être déportés. On cherchait les coupables le mercredi matin à cinq heures.

Je dormais dans une cave chez des amis ; plusieurs habitants s'y trouvaient à la recherche d'un refuge.

Ma mère faisait de nombreux voyages pour implorer le ciel de nous protéger : Lourdes, Einsiedeln et Konnersreuth. Nous nous sentions protégés.

Il y avait des offices à l'église le dimanche. Un mur a été construit entre les grands piliers de droite, une porte pour la sacristie a été faite, à l'arrière une estrade a été montée pour y placer un harmonium et la petite cloche de la chapelle a été installée à l'extérieur.

Dans le village les allemands paradaient en chantant : « Nous sommes dans le pays ennemi ». Mais trente jeunes du village ont disparu en guerre.

Nous avions surtout faim. Notre culture nous a beaucoup aidé : du blé pour la farine, des pommes de terre, de l'huile de Colza ...

A la moisson, le blé était coupé à la main, puis on faisait des gerbes qu'on mettait debout pour les sécher. Lors d'une moisson, un avion est arrivé en volant très bas. Nous avons pris peur et nous nous sommes caché sous les gerbes. L'avion ne nous a pas vu mais est allé mitrailler un train qui passait juste en cet instant. M. Tchaen Georges a été tué. Plus loin dans la vallée, une dame derrière sa fenêtre a été mitraillée.

Pendant tout l'hiver nous entendions les canons des américains stationnés à Gérardmer ; cela fait long quant il faut attendre.

En 1944, nous entendons une nouvelle fois les canons ; un obus a éclaté devant la maison. Toutes les vitres sont cassées. Nous clouons du carton à la place des vitres pour empêcher le froid de l'hiver de rentrer.

Les militaires allemands se dirigent, jour et nuit, vers Soultzbach, seul point pour se sauver. On a pu voir des gradés allemands mais sans casquette nous dire : « Fraulein, wollen sie mit uns kommen ? » « NEIN NEIN »

Souvenirs d'une petite fille qui avait 13 ans à l'époque.

Herzog-Truant Jeanne